

**Alicja Koziej**

Université Marie Curie-Skłodowska, Pologne

[atkoziej@poczta.onet.pl](mailto:atkoziej@poczta.onet.pl)

<https://orcid.org/0000-0002-9765-8671>

## **Pris au piège. Les idéalistes dans *Les Racines du ciel* de Romain Gary**

### ABSTRACT

The study explores how Romain Gary reviews and rejects various moral attitudes in his novel *The Roots of Heaven*. His later novel *The Kites* sheds a new light at this novel from 1956. A cross reading of both novels allows to show why, according to Gary, ideologies are degenerating and what values remain unchanged.

Keywords: Gary, idealist, politician, totalitarianism, human rights

En 1980, Romain Gary accorde un entretien filmé à Radio-Canada, retranscrit et publié par Gallimard en 2014 à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain. Apparu sous ce titre très éloquent : *Le sens de ma vie*, il peut se lire comme une sorte d'autobiographie autonome ou comme un support de crédibilité à *La Promesse de l'aube*. Il peut s'entendre aussi comme une dernière volonté de l'auteur qui s'est suicidé au début de décembre 1980.

Ce qui peut paraître singulier, voire décevant à tous ceux qui sont un peu familiers de l'œuvre de Romain Gary, écrivain résolument mystificateur, jouant avec son identité et avec ses ouvrages (il propose par exemple à son éditeur deux fois le même livre sous deux titres différents), romancier qui, comme le dit, en connaissance de cause, Dominique Bona: « cultive sa différence » (Bona, 1987, p. 194) et celui qui, selon Nicolas Gelas, en quelque sorte, « invente sa vie » (Gelas, 2018, p. 122), est une ferme déclaration de Gary sur la signification de son roman *Les Racines du ciel*. En effet, l'auteur le qualifie dans *Le sens de ma vie* d'un texte écologiquement. À l'occasion d'un autre entretien donné à l'époque de son premier prix Goncourt, l'écrivain raconte, toujours en diplomate agile, une anecdote qui dit beaucoup sur la réception erronée de son roman<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. l'interview de Romain Gary par Pierre Dumayet, enregistrée le 19 décembre 1956, page consultée le 4 septembre 2018. URL: [www.ina.fr/playlist-audio-video/302459](http://www.ina.fr/playlist-audio-video/302459).

En revenant à d'autres propos de Gary articulés en 1956, il est possible de voir comment, pour parer les critiques parfois très virulentes qui accompagnent l'attribution du prix à l'écrivain, il cite le mot écologie en tant qu'une trouvaille réussie, en partie satisfaisante même, mais fortuite et enfermant ce roman, pourtant très complexe, dans une seule case interprétative, réductrice donc.

Pourquoi, la veille de sa mort, Gary tient-il à s'attribuer cette formule, noble, peut-être, à la mode, sans doute, dans les années 1970, mais manifestement réductrice d'écologie ? Il est probable, me semble-t-il, que l'auteur qui, à l'époque, vit de déception en déception, cherche à mettre en œuvre un stratagème supplémentaire pour préserver ce roman de l'oubli. Or, il est significatif comment, toujours dans le même entretien de 1980, il se contredit en l'espace de trois phrases successives. Une erreur qui ne peut pas passer inaperçue. En évoquant son prix Goncourt, il dit que *Les Racines du ciel* « allait au-delà de la défense de l'environnement » (Gary, 1980a, p. 54), qu'il symbolisait les droits de l'homme, pour conclure d'une manière assez surprenante: « ce que je réclame avant tout [...] c'est la qualité du premier auteur à avoir écrit dans un roman important un livre sur la défense de l'environnement et la protection de la nature » (Gary, 1980a, p. 54). Et Gary réclame la formule de « premier écologiste de France » (Gary, 1980a, p. 55) comme due. Il convient de rappeler ici que, lors de la publication, certains ont vu dans ce roman une imitation (mineure) de Malraux. Il se peut donc que, pour Gary, il soit mieux de se présenter en tant qu'écologiste qu'imitateur. Le subterfuge ne s'arrête pas ici. Car, finalement, l'acceptation de l'étiquette écologique permet à Romain Gary de réorienter habilement l'attention des lecteurs et de mettre en valeur une autre dimension des *Racines du ciel*. L'écrivain, en se servant du prétexte de la protection de la nature, appelle dans *Le sens de ma vie* à une seule posture morale à laquelle il restera fidèle jusqu'à *Les Cerfs-volants*, son ultime livre publié en 1980, c'est-à-dire la protection de la faiblesse. *Les Cerfs-volants*, avec une certaine désinvolture propre au ton général de ce roman, éclaire certains enjeux garyens des *Racines*.

*Les Racines du ciel*, bâti sur un enchevêtrement de plusieurs voix narratives, ce qui semble assurer un jugement objectif, détaché d'une narration autoritaire, passe en revue différents positionnements plus ou moins idéalistes pour les mettre à l'épreuve et pour les saper ensuite d'une manière assez systématique. Le procédé que Gary, en « agitateur d'idées » (Coquant, 2012, p. 153), utilisera, avec plus d'humour (selon l'auteur : « une arme blanche qui rate rarement son but »<sup>2</sup>), dans toute son œuvre postérieure. Il fera dire, par exemple, à Radetzky, le héros des *Mangeurs d'étoiles* (1966), qu'un idéaliste « est un enfant de pute qui trouve que la terre n'est pas un endroit assez bon pour lui » (Gary, 1966, p. 236).

Le récit est constitué de trois parties qui, à grands traits, répondent à trois postures politiques et morales. Chez Gary, comme le souligne Jonathan

<sup>2</sup> Les mots de Gary publiés sur la couverture de la première édition française de *Lady L*.

Barkate, « l'engagement politique est également éthique » (Barkate 2015). Dans cette histoire qui se déroule en Afrique équatoriale française (A.E.F.) dans les années 1950, la veille de la décolonisation du continent africain, la première partie reconstruit l'affaire Morel – nom significatif comme souvent chez Gary (cf. Baudelle 2014, pp. 134-144). Morel, un Français rescapé d'un camp de concentration nazi, « idéaliste pur et dur » (Bona, 1987, p. 195), refuse de « se soumettre à l'infirmité d'être un homme » (Gary, 1956, p. 11) et sillonne le pays avec une pétition réclamant l'adoption de mesures de protection des éléphants. Les troupes sont massacrées tant par les Africains, présentés dans le roman comme une masse affamée à une quête nécessaire de protéine, que par les colons, ces derniers soit trouvant du plaisir dans une chasse gratuite et insensée soit impliqués dans le commerce de l'ivoire. Le massacre à bien des égards est similaire à l'extermination des Juifs par le régime de l'Allemagne nazie. Gary prône ici une certaine forme d'humanisme. Le récit nous informe plusieurs fois que le combat de Morel représente la défense des droits de l'homme, de la dignité et du pouvoir de l'imagination. La cause défendue par Morel n'est pas occasionnelle. Le héros des *Racines du ciel* a contracté une dette morale envers les éléphants : durant sa captivité dans un camp de concentration nazi, ils ont permis à son imagination de nier la réalité concentrationnaire et puis de la dépasser pour le soutenir et sauver : « chaque fois qu'on n'en pouvait plus, dans notre cage, on se mettait à penser à ces géants » (Gary, 1956, p. 55). Les actions de Morel ont tous les caractères du paiement d'une juste réparation, parce qu'il a « contracté [...] une dette envers les éléphants, dont [il] essa[i]e seulement de s'acquitter » (Gary, 1956, p. 55).

Morel est un personnage qui, par son combat et par son engagement, marqué souvent d'une abnégation totale, apparaît comme une mauvaise conscience de l'humanité. Ce n'est pas sans raison donc qu'il gagne de la sympathie, superficielle et momentanée, des médias qui s'intéressent à son affaire. Gary n'est pas ici dupe, il sait qu'il est toujours facile et tentant de s'identifier aux victimes. Morel toutefois est une voix qui clame dans le désert. Tout d'abord, il est esseulé dans son combat. La disproportion criante, qualitative et quantitative, qui existe entre ses moyens et les chasseurs en masse dévoile d'une manière flagrante son impuissance. Ses actions bien que spectaculaires comme, par exemple, la fessée en public de Mme Challut, championne de chasse, ne sont que très ponctuelles et ne donnent pas suite à d'autres actions de défenseurs de l'environnement. D'ailleurs, dans la partie suivante du récit, Gary taxe sévèrement Morel d'idéaliste naïf. Tous les politiciens abusent cyniquement de lui et de la cause des éléphants. S'il est soutenu, l'aide n'est jamais gratuite. Il est présenté ou en tant que fauteur de troubles ou il sert d'un écran de fumée à leurs propres ambitions et actions politiques. En plus, si la symbolique de la défense des éléphants situe Morel du côté des humanistes, sa pratique est manifestement anti-humaniste. Son empressement à entreprendre des activités terroristes ne peut en aucun cas être justifié par la protection des droits de

l'homme. L'image de Morel, que le texte qualifie souvent de fou et de maniaque, n'est pas non plus sans signification et travaille à présenter cet idéaliste en fanatique. Néanmoins, c'est un fanatique pour qui le romancier a de la sympathie parce que, selon lui, il est nécessaire d'avoir sa « part d'aveuglement délibéré », car c'est ce qui « permet à un homme de s'accrocher à quelque chose pour ne pas sombrer » (Gary, 1980b, pp. 215-216).

Tous les biographes et critiques de Romain Gary s'accordent pour dire qu'il ne se laisse jamais engager pour une cause idéologique. Ainsi Dominique Bona souligne : « [...] il ne prend pas parti. Sauf pour de Gaulle [...], il ne prendra jamais plus parti pour aucune cause politique ou idéologique » (Bona, 1987, p. 135) et le biographe ajoute : « aucun fanatisme ne saurait avoir prise sur un tempérament profondément sceptique » (Bona, 1987, p. 109) de Romain Gary. Cependant, beaucoup parmi ces critiques précisent immédiatement que sa seule idéologie soit l'imagination et son pouvoir. Si *La vie devant soi* ou *Les Cerfs-volants* peuvent aisément confirmer cette opinion, *Les Racines du ciel*, où ce motif est également présent, ne le permettent pas. Comme tout autre système, comme tout autre idéalisme, le pouvoir d'imagination se trouve ici sapé, voire nié. La cause défendue par Morel peut le lâcher. Il suffit de penser à ce compagnon de Morel, Robert, qui malgré son expérience concentrationnaire est un chasseur des éléphants, ceci pour des raisons matérielles et comme pour se venger de son passé. La réalité économique vainc ici symboliquement le pouvoir d'esprit et à ceci il n'y a pas de remèdes : Morel s'en va, le dos rond, pris dans le piège de sa mission qui désormais, face à la communauté de rancune, paraît bien moins convaincante. Il est de même avec le rêve de Ludo dans *Les Cerfs-volants*, le héros jugé ainsi sévèrement par son oncle : « Tu l'as trop inventée. [...] Le rêve a touché terre et ça fait toujours des dégâts » (Gary, 1980b, p. 261).

Pour Romain Gary, l'homme est loin d'être parfait. S'il est « un romancier de l'humanisme » (Gelas, 2018), selon le terme de Nicolas Gelas, son regard sur l'humanité n'est ni indulgent ni optimiste. Il ne se laisse pas emporter par une vision naïve de l'homme, il ne semble pas penser que l'homme soit un être corrigible. Bien au contraire : ses innocents tournent facilement en fanatiques, bourreaux ou tyrans et la violence préside chaque action humaine. La déception quant à l'homme n'est pas virtuelle, car, dans l'optique de Gary, l'inhumanité « germe en chacun » (Gelas, 2018). Ainsi, Lila, un des personnages des *Cerfs-volants* déclare-t-elle : « il faut bien ce rendre à l'évidence : ce côté inhumain fait partie de l'humain » (Gary, 1980b, p. 265) et Ludo continue dans le même sens en disant : « nous étions indissolublement liés par ce qui nous rendait différents les uns des autres mais pouvait s'inverser à tout moment pour nous rendre cruellement semblables » (Gary, 1980b, p. 269). Les « pilules de l'humanité » (Gary, 1956, p. 424) même pour Morel apparaissent comme un leurre.

La deuxième partie du roman où est présentée l'ascension de l'Africain Waitari qui cherche à récupérer Morel à des fins nationalistes, ironise ou

critique ouvertement la vision communiste du monde idéal. Waïtari, un être sans scrupule, veut contribuer à la naissance de la légende de Morel pour ses visées indépendantistes et révolutionnaires. Le chef africain revendique une Afrique indépendante, émancipée de la tutelle coloniale, toutefois, déshumanisé par ses propos purement techniques, il représente le totalitarisme. De longs discours de Waïtari dévoilent, avant tout, les pièges du communisme, (remarquons à ce sujet que dans *La nuit sera calme* de Gary l'écrivain avoue « Je n'ai jamais été marqué par le communisme »<sup>3</sup> et il n'est pas erroné de se mettre d'accord avec Dominique Bona qui souligne que le communisme n'est pas le cheval de bataille du romancier (Bona, 1987, p. 134), l'opinion partagée aussi par Valéry Coquant qui y rajoute toute une série de doutes et de déceptions vécus et exprimés par cet écrivain-diplomate, entre autres : l'expérience onusienne et la construction européenne (Coquant, 2012, p. 142)), mais c'est aussi un autre type de personnage idéaliste qui est examiné par Gary, c'est-à-dire un technocrate. Waïtari revendique pour lui le nom de « réaliste » et de « bâtisseur » en esquissant ainsi sa théorie du progrès : « il y a toujours eu au début des idéalistes fumeux et inspirés ; les réalistes, les vrais bâtisseurs viennent après, lentement, inexorablement » (Gary, 1956, p. 170). Pour Catonné, lecteur, entre autres, du cycle romanesque *La Comédie américaine*<sup>4</sup> :

Les vrais communistes ne sont pas des idéalistes, ils ne jouent pas une comédie, ce sont des réalistes. Ils épousent la raison cynique de Machiavel sous un habillage prolétariat (Catonné, 2014, p. 40).

En réalité, Waïtari n'est qu'un harangueur habile, mais peu convaincant. Il est aussi un opportuniste prêt à tout afin d'atteindre le pouvoir. Non seulement il est entouré des hommes cyniques comme Habib, trafiquant d'armes, non seulement il est habité par des idées profondément fausses, mais encore il est complètement coupé de la réalité africaine. C'est un homme qui ignore ou méprise la culture africaine et qui impose les visions et les plans cristallisés en Europe aux habitants de l'Afrique tout en considérant ces derniers comme primitifs. Gary ne laisse aucun doute quant au despotisme en germe de Waïtari en voyant en lui, ironiquement, « un homme condamné aux sommets » (Gary, 1956, p. 396). Dans l'optique garyenne, il est l'un de ces bien-pensants qui l'écœurent (cf. Coquant, 2012, p. 153). La figure de Waïtari permet à Gary de viser aussi la pensée européenne. Éduqué en France, le cacique africain est « un chef-d'œuvre français, et le seul défaut de ce chef d'œuvre [est] d'être trop bien réussi » (Gary, 1956, pp. 395-396). Il partage avec Schtekker, ce « bon nazi » (Gary, 1980b, p. 300) des *Cerfs-volants* les mêmes

<sup>3</sup> Jean-François Hangouët souligne cependant l'existence d'une « composante socialiste » chez Gary, cf. partie « Un peu de communisme » dans Hangouët (2007, pp. 196-202).

<sup>4</sup> Le cycle qui se compose de : *Les Mangeurs d'étoiles* (1966) et *Adieu Gary Cooper* (1969) pour l'édition française.

raisons de l'échec, car ce dernier est dû « au manque de confiance dans les petits et les humbles » (Gary, 1980b, p. 301).

La troisième partie du roman est centrée sur le personnage de Fields, un photographe américain qui se retrouve dans l'équipe de Morel par hasard et assiste au spectaculaire massacre des éléphants au lac de Kuru. Le personnage est construit en miroir tordu de Waïtari. Sa lucidité s'oppose à l'esprit borné du chef africain et son silence répond aux tirades de Waïtari. Muni de son appareil photo, il rejette la parole, défectueuse par sa nature et dont l'utilisation est trop souvent mercenaire et intéressée, en croyant au règne des images. Il est un témoin muet de son temps, le positionnement qui non plus ne satisfait Gary. Si Fields se veut celui qui ne défigure pas la réalité, sa capacité à sensibiliser le grand public est plus que dubitative. Il ne peut suffisamment servir la cause de Morel à laquelle il souscrit parce que, comme le dit symboliquement Gary, il n'a plus de moyens pour documenter le combat en faveur des éléphants. Comme le démontre avec finesse Jean-Marie Catonné, ce témoin muet et peu efficace sera remplacé dans les romans suivants de Gary par une figure de clown lyrique (cf. Catonné, 2014, pp. 36-51).

Vu ces stratégies de la dépréciation des idéalistes<sup>5</sup>, il faut ici se mettre d'accord avec Valéry Coquant pour qui « Gary s'affirme comme l'écrivain de l'individu qui refuse d'être un objet inconscient, manipulé par la société, quelque qu'elle soit » (Coquant, 2012, p. 143). Et le critique a su dire combien le romancier se méfie « des papes de la vérité absolue » (cf. Coquant, 2012, p. 18) en montrant comment, face aux différents systèmes politiques et principes moraux, Gary « aime prendre du recul. Cela lui permet de décrypter les contradictions des uns et des autres, et de cerner les excès qui en découlent » (Coquant, 2012, p. 18). En se déclarant pour une cause, on se trompe, car, comme le déclare dans ses derniers propos prononcés dans *Les Cerfs-volants* Julie Espinoza : « Le blanc et le noir, il y en a marre. Le gris, il n'y a que ça d'humain » (Gary, 1980b, p. 332). L'écrivain explique quelle posture devrait être adoptée face aux idéologies, car ces dernières risquent toujours de dégénérer. C'est de la figure de ce grand pacifiste, Ambroise Fleury, fabricant des cerfs-volants, qu'il se sert pour mettre au clair sa pensée et exprimer ainsi sa méfiance quant aux grands systèmes :

C'est un homme d'une autre génération : celle qui a connu trop d'horreur. Il se méfie des grands élans et il trouve que les hommes doivent tenir même leurs plus nobles idées au bout d'une solide ficelle (Gary, 1980b, p. 107).

<sup>5</sup> Jean-Marie Catonné montre comment, dans *Tulipe*, l'engagement pour une cause juste tourne, chez Gary, en imposture (Catonné, 2014, pp. 37-38). Le même mécanisme est visible dans d'autres romans de Gary et, plus particulièrement, dans *La Vie devant soi* et dans *L'Angoisse du roi Salomon*.

Convient-il cependant conclure cette revue des idéalistes des *Racines du ciel* sur un ton radicalement pessimiste ? Gary nous explique, dans *Le sens de ma vie*, que non. C'est ainsi qu'il faut comprendre le bilan qui se trouve à la fin de son entretien où l'écrivain, grâce à la stratégie de se dire écologiste, revendique pour ses romans la « passion de la féminité soit dans son incarnation chernelle et affective de la femme, soit dans son incarnation philosophique de l'éloge de la défense de la faiblesse » (Gary, 1980a, p. 100). Ici, sa voix n'est pas celle d'un diplomate, au contraire, c'est la voix de celui qui a vu de près la menace des totalitarismes, c'est sa manière, très personnelle et très discrète, de concevoir les droits de l'homme : « les droits de l'homme ce n'est pas autre chose que la défense du droit à la faiblesse » (Gary 1980a, p. 100).

C'est la posture d'un autre personnage des *Racines du ciel* : Minna qui répond d'une manière persuasive et efficace à l'échec en série de grands idéalistes. Cette Allemande<sup>6</sup>, dépouillée d'une dignité objective par l'Histoire et par le destin, à la surprise générale, garde sa dignité intime et demeure un seul personnage qui ne se laisse dominer par aucune idéologie. Extrêmement vulnérable, symbole d'un dévouement total, elle suit et protège Morel sans aucune arrière-pensée. Dans son humilité pitoyable, elle obtient que son action se répercute et, comme en récompense, elle-même se trouve finalement protégée par Saint-Denis. Ce dernier transmettra ensuite l'idée de la nécessité de l'altruisme et de la tolérance, en formulant cette pensée chargée d'une leçon simple et facilement acceptable : « à chacun ses éléphants » (Gary, 1956, p. 117). Par sa féminité qui, pour Gary, ce « minoritaire-né » (Gary, 1970, p. 35), signifie la défense de la minorité<sup>7</sup>, Minna est un remède contre les ambitions dépravées de l'homme. *Les Cerfs-volants* donne symboliquement la même leçon lorsque Ludo, obligé de faire face aux horreurs de la guerre, dit : « Je ne sentais rien, je ne pensais à rien. La seule chose que je savais était qu'il fallait sauver les derniers cerfs-volants » (Gary, 1980b, p. 154). Car si l'écriture, pour Gary, « ne peut changer directement le monde, n'en devient pour autant inutile et autonome », remarque Maxime Decout (Decout, 2014, p. 55).

Gary explique qu'il a toujours « de la tendresse pour tout ce qui permet à un homme de donner le meilleur de lui-même » (Gary, 1980b, p. 216) et ce qui est permanent face à ce qui est « changeant et aléatoire comme la politique » (Gary, 1980b, p. 283), y compris les idéologies et leurs partisans.

<sup>6</sup> Rien de gratuit, ainsi, dans *Tulipe*, Gary se demande : « L'homme est-il allemand ? » (Gary, 1946, p. 88). Dans *Les Cerfs-volants*, il revient à la question : « Il y a longtemps que toute trace de haine pour les Allemands m'a quitté. Et si le nazisme n'était pas une monstruosité inhumaine ? S'il était humain ? » : (Gary, 1980b, p. 324).

**Bibliographie**

- Ajar, É. (1975). *La Vie devant soi*. Paris: Mercure de France.
- Barkate, J. (2015). Romain Gary : les sens de sa vie. *Acta fabula*, 16(1). Retrieved September 4, 2018, from <http://www.fabula.org/acta/document9090.php>,
- Bona, D. (1987). *Romain Gary*. Paris: Gallimard.
- Baudelle, Y. (2014). Le carnaval des noms. *Europe, 1022-1023*, 134-144.
- Catonné, J. M. (2014). La farce idéaliste. *Europe, 1022-1023*, 36-51.
- Coquant, V. (2012). *Romain Gary. L'homme face à l'action*. Paris: Éditions France-Empire Monde.
- Decout, M. (2014). L'existentialisme dissident de Romain Gary. *Europe, 1022-1023*, 52-62.
- Gary, R. (1946). *Tulipe*. Paris: Gallimard.
- Gary, R. (1956). *Les Racines du ciel*. Paris: Gallimard.
- Gary, R. (1966). *Les Mangeurs d'étoiles*. Paris: Gallimard.
- Gary, R. (1970). *Chien blanc*. Paris: Gallimard.
- Gary, R. (1979). *L'Angoisse du roi Salomon*. Paris: Mercure de France.
- Gary, R. (1980a). *Le sens de ma vie*. Paris: Gallimard.
- Gary, R. (1980b). *Les Cerfs-volants*. Paris: Gallimard.
- Gelas, N. (2018). GARY Romain – (1914-1980) , In *Encyclopædia Universalis*. Retrieved September 13, 2018, from <https://www.universalis.fr/encyclopedie/romain-gary>.
- Hangouët, J.-F. (2007). Burn, baby, burn. *Littératures*, 56, 196-202.
- Spire, K. (2013). Comment vivre après Auschwitz ? Romain Gary et l'écriture de l'après (1946-1956), *Diasporas*, 22. Retrieved October 24, 2018, from <https://journals.openedition.org/diasporas/240>. DOI : 10.4000/diasporas.240.